

NEIGES EN MARGERIDE

HIVERS PAYSANS DANS UNE RÉGION DE MONTAGNE FRANÇAISE

Martin de la SOUDIÈRE*

RÉSUMÉ

Emblème des grands Nords et de la haute montagne, la neige est aussi très présente dans les modes de vie des plateaux de moyenne montagne du Massif Central (France). Pour avoir lui-même subi des “tourmentes” de neige aux côtés des agriculteurs de Lozère, puis réalisé un film sur le déneigement en haute Ardèche, l’auteur est à même de révéler l’évolution des attitudes de ces populations rurales face à l’hiver (à la fois ennemi et complice), en particulier à travers les mots que celles-ci utilisent pour nommer et distinguer les neiges.

ABSTRACT

Snow in Margeride
Winter in a rural mountain region of France

While typically the emblem of alpine landscapes and the snowbound Far North, snow is also very much present in the life of the plateaux and smaller mountains of the Massif Central (France). Drawing upon his experience among the farmers of the Lozère with whom he faces the hardships of winter snowstorms and his film on snow-clearing in the Ardèche, the author is particularly well placed to expose and study the evolution of rural attitudes, in all their complexity and ambivalence, towards the winter.

Six mars 1971, à 1 200 mètres d’altitude, dans la montagne ardéchoise, une agricultrice est sur le point d’accoucher en urgence. Mais la tempête de neige qui vient de se lever, d’une rare violence, empêche l’hélicoptère de venir la chercher. Trois heures sont nécessaires aux engins de déneigement pour arriver jusqu’au village, et c’est dans la voiture d’un chauffeur de taxi (qui, prévenu par téléphone, suit les véhicules des services de l’Équipement) que cette femme parvient *in extrémis* à la maternité. Recueillie distraitement, presque au hasard, à l’occasion d’une

* CNRS-EHESS (CETSAH : Centre d’Études Transdisciplinaires : Sociologie, Anthropologie, Histoire), 22, rue d’Athènes, 75009 Paris. E-mail : soudiere@ehess.fr

enquête de terrain portant sur un tout autre sujet, en juillet 1994, cette histoire n'est pas exceptionnelle, et stigmatise à elle seule la dramatique dont la neige peut être porteuse. Comme nous le rappellent chaque année les avalanches, la neige peut tuer ; mais, on le sait moins, peut aussi gêner, isoler, bloquer, faire peur. *Exit* nos images d'Epinal ? Non pas, car c'est sa dualité, son ambivalence (à la différence d'autres météores de signification plus univoque - pluie, vent, etc.) qui explique la fascination dont elle est l'objet pour beaucoup d'entre nous, ou tout au moins sa richesse symbolique (affective, terminologique...), la coexistence d'une dramatique, occultée mais toujours prête à resurgir, à s'actualiser, et d'une poétique très profonde et très ancienne. Il n'est en effet que d'évoquer la bonne fortune de la thématique de la neige dans la littérature, où, de François Villon à Italo Calvino, on nous parle à travers elle de l'enfance, du temps jadis, de merveilleux ; ou encore de faire un détour par la culture japonaise où elle peut être un support à la méditation.

Associer, comme le font géographes ou anthropologues, la neige aux pays nordiques, est à l'évidence largement justifié. N'y aurait-il pas pourtant place pour d'autres neiges, occidentales celles-là, rurales et citadines, plus ordinaires ? Aucune culture n'épuise le sens de ce météore, qui a d'ailleurs pour particularité de dérouter qui l'approche, tant par la complexité physico-chimique de sa constitution et de son évolution au sol, que par les innombrables manières dont chacun tente de se l'approprier, des enfants aux skieurs, du météorologue au conducteur de chasse-neige.

Parcourue et retrouvée aux beaux jours, la région dont il va ici être question n'a plus le même visage qu'en hiver, au point d'en devenir presque méconnaissable. S'il arrive, en été, aux habitants de faire néanmoins référence au froid, à la neige, c'est comme d'une étape d'un cycle, provisoirement suspendue, qu'ils en parlent, comme de la rémission d'un mal, d'une menace, d'une fatalité. L'enneigement de ces campagnes d'altitude donne lieu à une culture saisonnière, symétrique - pensons aux plages - de la culture estivale, avec ses rites, ses moments forts, ses joies et ses craintes, sa sociabilité propre, ainsi que sa géographie spécifique où distances, repères, trajets dessinent alors, durant des mois, une nouvelle cartographie, comme la mer à marée basse. Géographie labile, éphémère, mais qui, peut-être plus fortement qu'avec la chaleur et le soleil revenus, *dit* un lieu, un type de lieu, mais surtout l'évolution d'un mode de vie, un rapport au corps, géographie où se projettent ou s'expriment des peurs, mais en même temps des savoirs, une manière, comme à propos de la nature, des forêts et des terres, de parler de soi, de l'autre, de la société.

Depuis la parution de l'article qu'on va lire¹, j'ai voyagé dans d'autres hivers, pris d'autres regards sur la neige, emprunté d'autres chemins pour aborder ce thème

1. Paru sans *Ethnologie française*, 1981, 11 (1), sous le titre : "Neiges en Margeride. Éléments pour une Anthropologie de l'hiver". Il est réutilisé, légèrement modifié, avec l'aimable autorisation de cette revue (il commence avec le prochain paragraphe, mais la conclusion qu'on lira plus loin est de 1994).

des saisons et de la météorologie². Mais, fruit de ma première découverte, de mon étonnement, et, pourquoi ne pas le dire, d'une fascination, c'est ce premier essai que j'ai tenu à proposer ici, participation d'un sociologue rural aux débats plus ethnologiques du présent ouvrage.

L'hiver est vieux comme le monde, avec son spectre de misères et son cortège de légendes. La sensiblerie qui s'y attache nous le rend tout proche, familier, mais, ne serait-ce que par le moyen de chauffage utilisé pour l'éloigner, il accuse les différences, soulignant pauvreté et richesse. Il y a encore trois France : celle des cuisinières à bois, celle des appareils de chauffage indépendants et celle du chauffage central. Niveau de vie, rapport au corps, conception de l'espace domestique se conjuguent pour déterminer, ici ou là, tel type de protection contre le froid. Ces stratégies saisonnières sont aussi variées que les groupes sociaux qui les mettent en œuvre et définissent ce qu'on peut appeler des *habitus*. Mais nulle part la lutte contre cet ennemi, l'hiver, ne prend autant l'allure d'une mobilisation collective que dans les régions de fort enneigement. On ne trouve plus là seulement des comportements individuels face à l'hiver, mais également une organisation entre les habitants d'un même village confrontés à des situations d'urgence, et une concertation inter-communale. Et nulle part sans doute, en France, la présence de l'hiver n'est-elle aussi insistante que sur les plus hautes terres du Massif Central, dont "*une bonne partie se trouve soumise aux rigueurs du gel... par accès successifs au cours de l'hiver et du printemps, avec un accompagnement de tempêtes de neige redoutables, que ne connaît guère la montagne alpestre, dues à un relief de plateau favorable au déchaînement des vents*" (Estienne 1973, t. 3 : 41).

Choisir la Margeride, en haute Lozère (cf. carte), pour amorcer une réflexion ethnologique sur l'hiver, c'est en analyser les manifestations les plus brutales. Trait spécifique de cette petite région géographique - à tel point qu'on a pu y parler de "*civilisation du froid*" (Stéphani, 1972 : 14) -, l'hiver et ses nuisances multiples sont en retour, depuis quelques années, l'objet de préoccupations non moins spécifiques de la part de l'administration et des collectivités locales : et cela constitue une seconde raison, plus sociologique celle-là, de pénétrer ainsi dans l'hiver lozérien.

PORTRAIT DE L'HIVER

Tout d'abord une question naïve : qu'est-ce que l'hiver ? ou plutôt : l'hiver existe-t-il encore comme paramètre des rythmes et des modes de vie ?

"*L'hiver fait fermer les maisons*", "*C'est l'hiver*", "*Arrivée de l'hiver*", titrent les rubriques villageoises du journal local, *la Lozère nouvelle*,³ qui présente l'hiver

2. Voir en particulier de la Soudière (1987, 1990).

3. *La Lozère nouvelle*, hebdomadaire départemental de Mende, tiré à 20 000 exemplaires, est très diffusé dans les villages et attentivement lu par la grande majorité des agriculteurs.

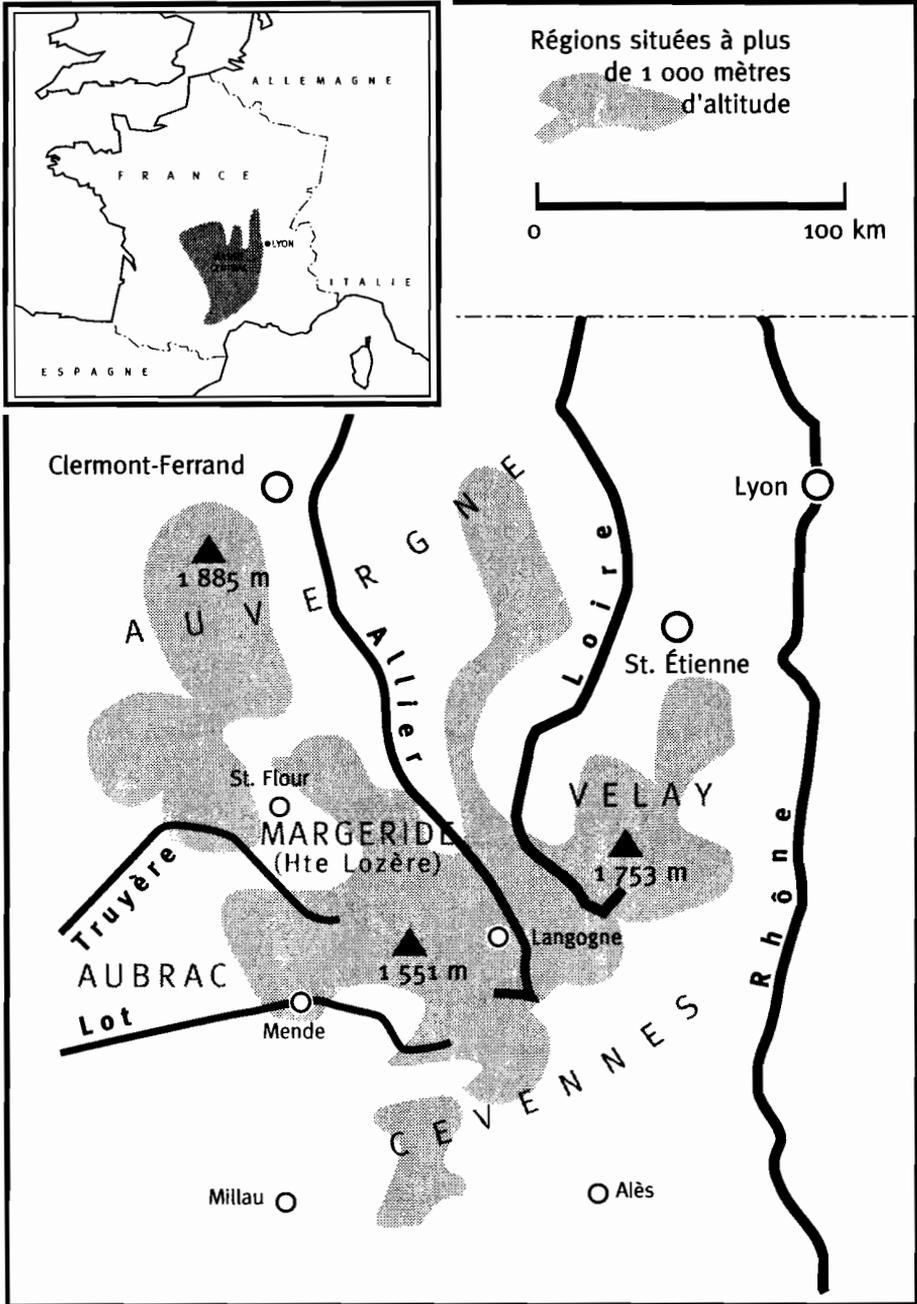


Fig. 1 : La Margeride dans le Massif Central

comme un personnage-événement, à la fois transhumant, qui revient ponctuellement, et mauvais génie imposant ses diktats.

“Messire hiver est en avance sur le calendrier.”

“L’hiver se manifeste, neige et vent glacial font fermer les maisons. C’est ainsi que M. et Mme M...”⁴.

C’est le contraste entre la vie sociale hivernale et celle du reste de l’année que soulignent les correspondants locaux, phénomène s’apparentant à ce qu’un géographe a appelé un *“rythme binaire”*, à propos du Grand Nord canadien ou sibérien (Péguy, 1968 : 7).

“Malgré l’hiver relativement clément, nos campagnes ont retrouvé leur calme hivernal. Les tracteurs ne sortent que rarement. Excepté quelques chasseurs, il y a peu de personnes qui s’attardent dehors.”⁵

La vie se ralentit, la population diminue :

“Pour la plupart des retraités, l’heure de la migration a sonné. Ils nous ont quittés pour passer un hiver plus doux dans le Midi. Nous leur souhaitons un bon hiver et sommes impatients de les revoir nous annoncer l’arrivée du printemps.”⁶

Restent donc sur place, au village, les *“sédentaires de l’hiver”* (qui) *“n’ont plus qu’à prendre leurs précautions pour affronter l’hiver”⁷*.

Ces sédentaires⁸, familles d’agriculteurs-éleveurs pour la plupart, vivent en fait l’hiver autant qu’ils le subissent, fausses victimes qui aiment à se faire plaindre, mais qui tirent de ce ralentissement des bénéfices non négligeables. C’est ainsi qu’à la rubrique de la commune du Malzieu, sous le titre *Le temps des lotos*, nous lisons :

“C’est l’hiver, avec un peu de neige, beaucoup de froid. Les occupations ordinaires sont ralenties et la détente reprend tous ses droits. C’est donc le temps favorable aux jeux d’intérieur, tel que le jeu de loto. L’école libre aura le sien le 4 décembre.”⁹

L’hiver, c’est l’époque où l’on tue le cochon : *“mauvaise période pour les habillés de soie”*, répète, chaque hiver, *La Lozère nouvelle*. Il marque aussi la

4. *La Lozère nouvelle*, 2 décembre 1976 et 3 décembre 1977.

5. *La Lozère nouvelle*, 21 décembre 1973 et 21 septembre 1979.

6. *Ibid.*, 21 septembre 1979.

7. *Ibid.*, 21 septembre 1979.

8. Chasserades, “fin de vacances”. *La Lozère nouvelle*, 21 septembre 1979.

9. *La Lozère nouvelle*, 3 décembre 1977.

reprise des veillées, qui s'arrêteront avec lui¹⁰. Au sein des villages, on se fréquente davantage entre voisins, on prend le temps de lire le journal et d'écrire des lettres (les cartes de vœux du Nouvel An, en particulier). De nombreuses pratiques¹¹ apparaissent et disparaissent avec l'arrivée et le départ de l'hiver, soulignant sa présence, dessinant, en quelque sorte, son portrait social.

L'HIVER, LIEU D'UN DISCOURS

A partir des traces qu'il laisse dans les modes de vie, on peut maintenant pister l'hiver, analyser comment les habitants de ces villages et hameaux de Margeride parlent de ce visiteur familier, ce qu'ils en connaissent, ce qu'ils en retiennent. L'hiver est-il l'objet d'un savoir spécifique ? Cette météorologie spontanée (nous préférons ce terme à celui, trop connoté, de "populaire") nous aidera à poser cette seconde question.

Mais la formulation de la question sous-entend la probabilité de l'autonomie relative du champ cognitif des habitants d'une petite région, et valorise implicitement, et *a priori*, la connaissance "populaire" des faits naturels, l'opposant à une science savante. Et ce parti nous paraît aussi contestable que son contraire, qui consiste à valoriser, de manière univoque, la connaissance scientifique par rapport au savoir ordinaire. C'est une fausse problématique qui sous-tend ce type d'approche, en ce sens qu'elle cherche, de manière obsessionnelle, à comparer l'incomparable. Dès lors, pour nous, la question n'est plus : les villageois de Margeride en savent-ils davantage sur la neige que les citadins ? Ou encore : leur connaissance de l'hiver est-elle exacte ou imprécise ? Mais bien plutôt : comment parlent-ils de la neige, et que signifient leurs propos sur la neige et sur l'hiver ?

L'hiver est associé à la neige, qui en constitue l'expression la plus forte et la plus achevée. *"Il y a de la pluie en ce moment ; pour nous, c'est du gâteau ; l'hiver, c'est quand il y a de la neige"*, dira, en plein hiver, une habitante.

Les chutes de neige, inéluctables, en résument tous les méfaits.

*"Six mois d'hiver bloquent toutes les activités pendant des périodes plus ou moins longues, suivant l'enneigement... En ce moment – 25 avril – un vent du Nord accompagné de neige et de tourmente nous fait penser à l'hiver."*¹²

10. En Limousin : *"Si l'on se réfère au calendrier liturgique, les veillées commençaient à la Saint-Michel (29 septembre) et se terminaient à la Saint-Joseph (19 mars). Mais pour nos paysans de la Haute-Vienne, cette période s'étendait théoriquement du 25 septembre au 25 mars, conformément au dicton : "Per lou vinto-cin de mar". En réalité elles ne commençaient guère avant la mi-novembre pour s'achever vers la fin février."* (Goursaud, 1977 : 397).

11. Par exemple, de juin à septembre, la cuisinière à bois servant à chauffer la cuisine et à préparer certains plats, est remplacée par un réchaud à gaz. Cf. Perrot, 1980.

12. *La Lozère nouvelle*, 9 mars 1979 et 25 avril 1980.

C'est donc autour de la neige - objet et événement - que s'articule le discours, où l'on peut repérer trois intentions : prévoir, décrire, raconter, qui sont comme autant de lieux d'où l'on parle de la neige : avant, pendant et après son offensive.

“L'hiver, même le loup ne peut pas le manger”

“Férons-nous mentir le dicton : “Quand l'hirondelle s'en va à la Saint-Michel, l'hiver ne vient qu'à Noël” ? Après un été sec et chaud, voici que le temps s'est mis au froid (6 octobre)¹³.” De ces dictons météorologiques, le journal local est friand. Et les habitants ne sont pas en reste. *“Les neiges précoces (novembre), c'est un avertissement pour dire que l'hiver approche ; c'est “fin herbo”, l'arrêt du pâturage : on ne sortira plus les bêtes”* (agriculteur, 55 ans). *“Quand la neige tombe tôt, elle reste tout l'hiver”* (commerçante, 50 ans).

La date de l'arrivée de l'hiver déroute toujours, faisant souvent mentir la tradition : *“C'est l'hiver (15 novembre), avec un mois d'avance, qui veut s'installer : une mince couche de neige recouvre le pays.”*¹⁴ Insaisissable, impossible à localiser avec certitude dans le calendrier, à la limite, l'hiver s'y promène à son aise, partout chez lui en toute saison, omniprésent, presque permanent : *“L'hiver, c'est comme le bissac : quand il n'est pas devant, il est derrière ; quand il n'est pas derrière, il est devant”,* et la tradition de conclure : *“L'hiver, même le loup ne peut pas le manger... Il faut fermer portes et fenêtres pour l'empêcher de rentrer.”*¹⁵

Mais en marge de cet imprévisible se développent des certitudes : *“A la Saint-Luc, il neige sur les trucs (les sommets) ; à la Toussaint, il neige dans les champs ; à la Saint-André, l'hiver arrive.”*

Et comme dans toutes les campagnes, se transmettent des prédictions fondées sur l'observation du monde animal : belettes, grives, etc.

“La blanche matière”¹⁶

Mais si ce recensement - bien sûr loin d'être exhaustif - nous fait rentrer dans les cadres communs de la météorologie spontanée (Chassany, 1970 ; Dufour, 1973), de la *“science champêtre”*¹⁷, les descriptions de la neige, dans leurs nuances et leur prolifération, semblent, elles, étroitement localisées et spécifiques d'une expérience concrète.

Comme les rédactions d'écoliers, les rubriques de *La Lozère nouvelle* offrent au lecteur tout un lexique de la neige, avec ses clichés, son lyrisme. La neige, c'est

13. *La Lozère nouvelle*, 6 octobre 1978.

14. *Ibid.*, 15 novembre 1976.

15. Aphorisme utilisé par de nombreux habitants.

16. Un titre dans la *Lozère nouvelle*.

17. *Almanach agricole*, 1928.

“la blanche matière”, parfois molle comme de la “laine”, mais souvent s’abattant sur le sol en “flocons gros et épais”, “rafales et tourbillons”, provoquant une “marée blanche”, ou sous la forme de “grésil gelé par la bise”. L’élément-neige est associé au froid, au gel, au vent : “neige et vent glacial”, “chape blanche bétonnée par le gel”, etc. Attachés à nuancer leurs descriptions, les correspondants locaux du journal n’ont pourtant pas la précision des agriculteurs pour analyser les propriétés de la neige.

Confrontés à elle au quotidien, ils remarquent, par exemple, qu’elle “fait dormir”, ou qu’elle est bénéfique aux cultures : “Elle n’est pas mauvaise pour les champs, elle protège les cultures. Mais il faut que les cultures voient l’étoile de mars, comme dit le proverbe, sinon le pied des céréales se pourrit, noyé dans l’eau et la neige.” D’une année sur l’autre, ils se rappellent et savent comparer la qualité et la caractéristique de la neige. Ils peuvent dire (on ne sait trop comment) quelle épaisseur est tombée en une heure. La neige, elle “porte”, ou elle “porte pas” : “On aurait dit de la laine, elle portait pas. Même les chiens ne sortaient pas : ils touchaient le fond et se retraient dedans (dans les maisons)” (agricultrice, 50 ans). Les souvenirs collectifs des hivers précédents organisent une connaissance empirique des endroits précis où la neige va tomber ou s’accumuler.

“Il y a de la neige qui est désignée pour tomber ici, d’autre qui est désignée pour tomber là” (agriculteur, 50 ans). “A la sortie du village, il y a toujours une congère”, etc. Et cette commerçante nous raconte : “On connaissait les endroits où il y avait moins de neige : on passait souvent par les prés : c’était possible, il n’y avait pas de clôture, à ce moment-là... J’ai toujours remarqué qu’à Montbel il y avait plus de tourmente. Souvent, on entend souffler le vent là-haut : on se dit que ça souffle sur Montbel ou les Salesses. On dirait qu’il y a une coupure ; entre la plaine de Montbel et ici, c’est deux pays, on dirait deux pays différents. La limite est là-haut sur le plateau, au pont. Brusquement, il y a des courants de vent. Il y a une coupure. Je ne sais pas trop ce que c’est ; peut-être le relief, ou une question de sous-sol” (commerçante, 50 ans).

“Burle” ou “fournelle” sur les hauts plateaux

Un discours commun, minutieux, s’organise donc, soulignant l’ampleur des chutes de neige et redoublant leur violence. La tempête, chaque année fréquemment répétée, est couramment appelée *tourmente* en haute Lozère, mais d’autres noms plus locaux lui sont traditionnellement attribués : “fournelle” sur le versant ouest de la Margeride et l’Aubrac, “burle” sur la Margeride orientale et les hauts plateaux du Velay, tout proches, *poussaïre*, *sibeyre* en haute Ardèche. Ces variations terminologiques¹⁸ constituent un indice de l’importance de la tourmente dans le

18. Les ethnolinguistes ont pu dénombrer près d’une centaine de termes différents pour désigner la neige chez les Inuit. Cf. Schneider, 1970.

déroulement hivernal de la vie sociale dans ces régions, et sont à rapprocher des noms spécifiques qu'on lui attribue en Russie (le "bouran"), au Canada (la "poudrerie" ou le "blizzard"). Un périodique de Haute-Loire, l'*Éveil du Velay*, consacre une page entière à ce phénomène climatique :

"En hiver sur les plateaux vellaves lorsqu'y souffle la "burle". La "burle" - ceci pour les personnes nouvellement installées dans notre région - est ce vent glacial qui, pareil au blizzard canadien, balaye en hiver les plateaux vellaves, y amoncelant par endroits - en général toujours les mêmes - la neige en des congères d'une hauteur parfois impressionnante de deux à trois mètres et même davantage. Il est à remarquer que ce mot de "burle" évoque assez bien le hurlement sinistre du vent. En certains patois, il désigne le meuglement des bovins. Appliqué aux personnes, il est synonyme de cris répétés et prolongés de douleur... Ce n'est pas tous les jours d'hiver que souffle la burle avec violence ; ces jours-là sont même relativement rares. Précisons aussi que ce n'est bien qu'à partir de 900 à 1 000 mètres d'altitude qu'elle forme en certains points des congères redoutables et constitue ainsi une gêne pour la circulation et un danger pour les voyageurs... ¹⁹"

Récits héroïques

Raconter - troisième intention sous-jacente au discours sur l'hiver - c'est raconter les tourmentes passées, en colporter les événements les plus spectaculaires, en distiller les moments héroïques. La mort est très présente dans ces récits, et, par contamination, les autres, plus anodins ; incitation à craindre et se soumettre à la nature. Le visiteur - vacancier ou chercheur - est, d'entrée de jeu et même hors de propos ou hors de saison, initié aux dangers du pays par les habitants qui se font un devoir - un plaisir - de le mettre au courant, de l'affranchir en quelque sorte.

Voici le col des Trois-Sœurs, sur la crête de la Margeride, ainsi appelé après que trois sœurs y sont mortes dans la tourmente, on ne sait plus trop à quelle date. Voici le lycée Marthe et Pierrette Dupeyron, à Langogne, baptisé de ces noms en souvenir de ces deux institutrices, "nobles victimes du devoir", qui "trouvèrent la mort dans la tourmente du plateau de Lozère pour avoir voulu à tout prix assurer la rentrée de janvier 1941²⁰". Aux récits scandés par le thème de la mort, répond ainsi le paysage, balisé par des lieux commémorant et célébrant la tourmente. Mais,

19. L'*Éveil du Velay*, 7 janvier 1974. On peut indiquer que le mot *burle* vient du bas-latin, *burlare*, gémir, pleurer.

20. Inscription du monument érigé à la mémoire des deux institutrices sur le flanc du mont Lozère, à 10 km de Pont-de-Montvert.

LA LOZÈRE NOUVELLE

SAINT-PAUL-LE-FROID

Le mauvais temps. - Comme dans toute la France, notre commune n'a pas été épargnée par le mauvais temps et les rigueurs de l'hiver ; heureusement par suite de la fonte des neiges, avant Noël, toutes nos sources sont maintenant parfaitement alimentées. Nous remercions tous ceux qui se sont dépensés sans réservoirs d'eau, particulièrement Bernard Brunel qui, avec son puissant tracteur a débloqué nos routes et en même temps nous a amené de l'eau, les pompiers de Grandrieu, sous les ordres de leur dévoué chef de corps, René Cuminal, ainsi que les soldats du groupement de Carpiagne.

Mais une deuxième offensive ne tardait pas à se faire sentir dans la nuit du 21 au 22 décembre ; par suite du radoucissement, une neige épaisse et lourde nous a privé durant quelques jours de téléphone et d'électricité ; là aussi nous avons remarqué l'esprit de solidarité qui a existé entre voisins. Les congélateurs ont pu être préservés grâce à la générosité de ceux qui possédaient des groupes électrogènes. Nous remercions aussi vivement les agents E.D.F. et P.T.T., qui ont dû, parfois, faire un travail surhumain pour nous procurer la lumière et le téléphone.²¹

SAINT-AMANS

PREMIERE OFFENSIVE

L'hiver semble précoce puisque le froid et des gelées assez fortes ont fait leur apparition, ainsi que la neige qui, le

samedi 11 octobre, est tombée pendant une demi-heure mais a fondu aussitôt.

LA VILLEDIEU

Le temps. - Il a été très favorable durant quelques jours. Aussi en a-t-on profité pour effectuer très rapidement la rentrée des grains et le ramassage des pommes de terre. Mais, comme partout, la

température s'est refroidie d'un seul coup et, de ce fait, nous avons vu la neige sur nos hauteurs.

Ce serait bien trop tôt si elle devait rester.²²

LE BLEYMARD

BELVEZET-ST-FREZAL

Le temps. - L'hiver continue ; la neige tombe de temps en temps. Les routes sont bloquées la plupart du temps. Nous

avons enregistré une température de moins 22.²³

21. *La Lozère nouvelle*, 19 janvier 1979.

22. *La Lozère nouvelle*, 17 octobre 1975.

23. *La Lozère nouvelle*, 17 février 1978.

plus proche de nous - et là le visiteur frémit - *“il y a quatre ans, un homme s’est perdu sur le mont Lozère. Mort gelé, il n’a été retrouvé que six mois après par des chasseurs...”*. *“Au Crouzet Chaffol, un homme était allé prévenir d’un enterrement ; il reçoit une congère sur la tête qui le tue et l’ensevelit ; on a mis trois jours pour le retrouver”* (agriculteur, 55 ans). Et voilà nos hôtes repartis, intarissables, sur d’autres histoires de tourmente, qui, sortant du registre dramatique, n’en visent pas moins le spectaculaire. Il y a l’histoire de l’instituteur qui mit deux heures pour traverser la route, tellement la tempête l’aveuglait. Il y a l’hiver où vingt-trois hommes ont transporté d’un hameau au chef-lieu de commune un cercueil sur des skis.

Autant d’histoires insolites qui cherchent à impressionner l’auditeur et rendre crédible l’invraisemblable :

– *“Je vous assure, certains hivers, il faut creuser des tunnels dans la neige pour pouvoir sortir de chez soi.”*

– *“Oui”, reprend un autre homme, “on a eu des congères qui montaient jusqu’à six mètres de haut ; une année, la neige montait jusqu’aux lampadaires municipaux, et il y a même quelqu’un du village qui a fauché une ampoule.”*

Peu importe où commence l’affabulation quand on entend raconter qu’autrefois, en hiver, on mettait les morts sur le toit, en attendant le départ de la neige qui permettrait d’accéder à la tombe, ou qu’une année, un village aurait été bloqué quatre-vingt-dix jours par la neige ! Il ressort de tous ces récits que la tourmente polarise le discours sur l’hiver et donne lieu à la constitution d’un véritable corpus. En effet, ces récits, tour à tour témoignages et expériences vécues, drames encore tièdes, se retrouvent, presque identiques, dans la bouche de tous les habitants. Entre eux circule, comme sur une main courante, un récit collectif qui s’apparente à ce qu’on pourrait nommer un patrimoine, capital symbolique d’histoires réelles, vécues ou colportées par le souvenir ou la rumeur, dont la fonction latente serait proche de celle du mythe, à cette différence qu’ici le mythe est bien vivant, que ceux qui le parlent le savent vrai et prêt, chaque hiver, à se perpétuer et s’enrichir de nouvelles péripéties, de nouvelles variantes.

On peut vérifier cette hypothèse en dépouillant les anciens numéros du journal local²⁴, en consultant les recueils de dictons et de proverbes et les recensements toponymiques.

24. Les anciens numéros du journal local peuvent être consultés sous son ancien titre, *Le Soc*, aux Archives départementales de Mende. Cf. entre autres l’article “La plaine de Montbel sous la neige”. *Le Soc*, 25 janvier 1929.

LA NEIGE AU QUOTIDIEN : FÉVRIER 1978 DANS LA TOURMENTE

Nos enquêtes sur le terrain nous ont fait vivre et subir la tourmente - véritable socio-drame villageois - et nous ont permis de nous impliquer dans l'événement, nous donnant ainsi la possibilité d'analyser à chaud discours et comportements. Ce détour par l'expérience vécue de l'observateur permettra de découvrir la face cachée du discours : ces pratiques qui le nourrissent et en forment le terreau.

Soulevons un coin du voile en cédant la plume aux enfants, ces acteurs que l'on prend trop souvent pour des témoins passifs de la vie sociale villageoise :

“L'hiver est triste.

La neige a recouvert la nature.

La nuit, il gèle très fort.

Parfois le vent souffle, s'élève et enfouit la neige jusque dans les abris. Le vent immobilise tout sur son passage et la tourmente bloque les routes”.

(Elizabeth, 10 ans et demi, texte libre rédigé pour l'école).

C'est bien l'anesthésie des activités que souligne, en creux, ce petit texte. Mais, à ce ton triste, à ces notations froides, presque cliniques, répond, comme le bon revers d'une médaille, l'enthousiasme de cette autre copie d'écolier portant pour titre : *La vie dans la tourmente à Montbel* :

«Depuis dimanche, il neige et il tourmente ; toutes les routes sont bloquées. Pour nous, les enfants qui sont en classe, c'est bien parce que ça fait des vacances en plus, et comme on veut pas aller à l'école, on demande que ça et on se plaît de rester une semaine de plus dans la tourmente. On peut aller faire du ski ou de la luge. Et aujourd'hui, 6 mars 1974, hier soir la fraiseuse²⁵ est tombée en panne et ils ont pas pu débloquer la route, et nous on est encore plus contents, car on ne peut pas aller à l'école, et si la fraiseuse était venue jusqu'à Montbel, on serait rentrés à l'école» (Joël, 11 ans).

La mise en parallèle de ces deux textes d'enfants suggère l'ambivalence du vécu de la tourmente qui libère autant qu'elle agresse. Et c'est de cette ambivalence, mais ici discrètement manifestée et distraitemment avouée, que témoignent les attitudes des adultes. Qu'on nous permette ici d'extraire quelques pages de notre cahier de notes quotidiennes (fin février 1978, hiver très rude ayant connu son point culminant en janvier) :

25. *Fraiseuse* : engin de déneigement avalant la neige et la rejetant, beaucoup plus efficace que le chasse-neige classique qui, avec son étrave, se contente de la couper et de la pousser sur les bas-côtés de la route, mais ne peut venir à bout d'une trop grande épaisseur de neige.

« Arrivée après la grande tourmente de janvier avec Philippe (Bonnin, de la même équipe de recherche). Les rues du village sont comme des tranchées, les maisons comme des fortins entourés d'un glacis de neige entaillé d'étroits boyaux qui conduisent aux portes et aux fenêtres. Paysage lunaire où les chaos de neige forment le décor de la place et des cours. Un moment, le soleil fait reluire les surfaces de neige qui, aussitôt, fument comme la campagne après la pluie. Un vent venu d'on ne sait où écorche alors la neige, la projetant en tourbillons dans les creux, au bas des congères. Les rue, verglacées, sont un étroit courant d'air où passent, à toute vitesse, des particules de neige. »

« Quand on marche dans les ruelles, on va de surprise en surprise. Chaque maison a sa physionomie propre, les unes encastrées dans un marécage de neige, les autres à peine léchées par elle. On se croirait dans le faubourg d'un village lapon : partout d'immenses vagues de neige concassée suspendues au-dessus des cours de ferme et des chemins, prêtes à s'écrouler...»

« Depuis quatre jours que nous sommes là, pas moyen de savoir à quelle sauce nous allons être mangés ! "Ne sors pas ! il tourmente !", répète à son petit-fils la grand-mère craintive. Ce matin, le chasse-neige est passé à toute allure, droit vers le "fond de la Plaine", pour dégager les petites congères formées pendant la nuit sur la départementale. Chacun suppose l'état des routes, se renseigne : "C'est débloqué vers Belvezet !", "Non je crois que c'est de nouveau bloqué". A la radio, on ne parle plus de neige en Lozère. Pourtant, s'il ne neige plus guère, le vent souffle malgré tout un jour sur deux, rendant les routes impraticables, les déplacements improbables, bloquant encore les hameaux les plus isolés : Grosviala, Larzallier, Chaudeyraguet, à quelques kilomètres d'ici...»

« Cette année, les habitants n'ont pas beaucoup pelleté la neige : "ça ne servirait à rien, il tourmente aussitôt, et tout est à refaire !", disent-ils. C'est vrai : cette tourmente est comme une maladie chronique qui ressurgit, à peine guérie. Quand on croit que tout est fini, que la tourmente a définitivement cessé, le vent se remet à souffler, d'une longue et continue aspiration, entassant lentement, mais de manière inéluctable la neige au pied du moindre obstacle, talus, poteau télégraphique, maison, muret, auto... Dans chaque maison du village, les détails de l'histoire récente de la neige sont presque les mêmes. Tunnels creusés à la sortie de l'étable, hauteur de neige atteignant le premier, le deuxième ou le troisième carreau des fenêtres

du rez-de-chaussée, portes bloquées par la neige accumulée durant la nuit, sorties par la fenêtre : autant d'anecdotes et de précisions qui me sont inlassablement resservies...»

« La grande offensive a commencé le 11 janvier. Le 7, Mme M. (55 ans) était allée à Mende pour "habiller" son fils Joël et faire des provisions : ils n'ont donc manqué de rien, sauf d'un peu de pain, car le boulanger n'est pas monté. Cela a commencé un dimanche soir : " Le maire, il est parti derrière le chasse-neige, mais il n'y voyait rien...". "Lundi, ça a été le plus mauvais, mais on n'a jamais vraiment été bloqués. Lundi matin la neige ne partait pas : Joël sur ses skis a voulu aller à la maison vieille, mais il a renoncé ; il n'a pas réussi non plus à faire la trace pour aller jusque chez D. (à 20 mètres)...". "Tout le monde nous a téléphoné, les enfants, les locataires du gîte, pour savoir ce que nous devenions dans notre neige. A La Bastide (à 30 km de là), il paraît qu'il y avait des congères énormes... Nous, on n'a eu qu'une petite panne de courant, mais comme le laitier ne pouvait pas venir, on s'est remis à faire du fromage". »

« L'hôtel où nous sommes, Philippe et moi, est un lieu stratégique, carrefour des rumeurs, agora et P.C. de la neige. Là se rencontrent les jeunes, les célibataires, les enfants qu'on envoie chercher du tabac (l'hôtel, installé à la périphérie de Montbel, "fait" aussi Tabac). C'est là que s'arrêtent les conducteurs de la fraiseuse ou ceux du chasse-neige, buvant leur café brûlant, assaillis de questions, d'encouragements ou de reproches, tandis que leurs moteurs tournent dehors bruyamment, au ralenti : "On va aux Salesses, il y a quelqu'un de malade, là-bas !". Les clients, en cette saison tous habitants du village et simples consommateurs, passent des demi-heures entières, pastis ou café en main, à commenter, se provoquer, se mesurer : "Moi, je ne veux pas dire que je sois le champion, mais ma vieille 4L à trois vitesses, elle tenait bien sur la neige". "Moi, même avec une congère d'un mètre, je passe avec mes chaînes". »

« Par rapport à ce café du commerce de la tourmente, les fermes semblent calmes. Les habitants réagissent et circulent peu. On me dit que certaines vieilles personnes ne sont pas sorties de chez elles depuis quatre semaines. Que font-elles donc ? Les femmes tricotent, les hommes font des belotes entre voisins et roulent des cigarettes. On fait du courrier. On regarde la télévision en plein après-midi. On parle de la neige tout en jetant des coups d'œil inquiets - d'avance pessimistes - par la fenêtre... 16 heures : ils boivent leur troisième café de l'après-midi : "On ne va pas rester prisonniers de cette neige, il faut faire un peu de lumière", dit le père, avant d'ouvrir les rideaux qui assombrissaient encore la pièce...»

« Isolés, les habitants ? Oui et non, car jamais je ne les ai vus autant veiller chez les uns chez les autres, ne se rendre autant de petits services qu'en période de tourmente. Mme D. me racontait comment en janvier, au plus fort de la tourmente, elle communiquait "à vue" avec sa cousine qui habite à l'autre bout du village : brandissant des tricots, sa cousine lui répondait en agitant un biberon... »

Ainsi vivent et réagissent ces familles paysannes, qui ne semblent pas unanimement écrasées par la fatalité ni dominées par l'angoisse, malgré leurs récits. Comme leurs enfants, que nous évoquions plus haut, leur attitude est ambivalente, car l'inaction, malgré son corollaire, l'ennui, libère la parole et transforme les journées en veillées, de la même manière que les contraintes et les privations, si elles engendrent l'inquiétude, contribuent à faire de la tourmente un moment fort de la vie collective et fournissent des occasions de rencontrer les autres.

LA NEIGE, PATRIMOINE ET HANDICAP

A la lumière de cette vie quotidienne hivernale, reprenons notre question : quelle est la signification de ce discours permanent qui se développe sur la neige et sur l'hiver ?

D'abord, la violence de l'hiver dans cette région, avec son caractère de catastrophe prévisible et inéluctable, en fait objectivement l'un des événements "chauds", un événement-repère de la vie des villages mentionnés par les journaux parisiens²⁶. Et nous souscrivons, à ce propos, à ce que dit Bernard Vincent (1976 : 62) de l'histoire locale qui retient dans ses chroniques "*tout ce qui, à une échelle plus ou moins grande, menace l'environnement*". Mais ici, en haute Lozère, on trouve davantage que de simples souvenirs collectifs : un discours de type obsessionnel, expression, semble-t-il, d'une hantise. Il y a bien hantise de la tourmente (être bloqué > risque de mort), mais la hantise, la crainte ne rendent pas compte du fait que les enfants aussi - moins concernés, pourtant, par les problèmes de circulation, par exemple - sont gagnés par cette obsession et ne sont pas les derniers à célébrer la tourmente, à faire circuler les rumeurs, témoin cet adolescent qui déclare : "*Mon père, il est arrivé à soixante-cinq ans pour voir ça (une telle tourmente) ; moi, peut-être, je le verrai jamais plus.*" De la même manière, nous avons été frappé d'observer que les jeunes gens, pourtant nés au début de l'époque de la lutte active et mécanisée contre la neige, partagent l'obsession de leurs aînés. Significative à cet égard, cette remarque du patron de l'hôtel - un "*Cantalou*" (originaire du Cantal) - lancée à l'adresse d'un groupe de jeunes agriculteurs :

²⁶. Cf. pour les hivers de 1978 et de 1979, les articles suivants : "Un département sous la neige", *Le Monde*, 1er février 1980 ; "Lozère : la neige maudite", *Le Nouvel Observateur*, n° 797, 12 février 1980.

“Vous parlez que de la neige, moi, je ne comprends pas : vous vous en plaignez, mais vous ne parlez que de ça !”

Le discours sur la neige semble ainsi s’inscrire en marge d’un déterminisme écologique : Violence de l’hiver > inflation du discours.

La neige fonctionne dans les représentations collectives à la manière d’un “objet transitionnel”, comme dirait le psychologue Winnicott, support privilégié d’une identité culturelle par ailleurs sérieusement entamée et affaiblie. Nous parlions plus haut d’elle comme d’un patrimoine commun à tous ceux qui la vivent et la subissent. Totem du groupe social local, objet-fétiche, la neige est un lieu géométrique des échanges verbaux, signe de reconnaissance et d’appartenance, un peu comme les accidents vécus à plusieurs qui se prolongent plusieurs heures ou jours après par des discours affolés, éperdus, redondants, puis par de simples reminiscences entre ceux qui y ont été impliqués.

Laissons la tourmente raconter l’histoire de ces agriculteurs cernés par l’hiver, isolés par la distance et le relief, comme un miroir qu’elle leur tendrait. Ce miroir renvoie à la fois et contradictoirement l’image d’un passé héroïque : “*Avant, on était bloqués plus longtemps que maintenant*”, et d’un présent non moins héroïque : “*cette année, ça a été la tourmente la plus violente depuis dix ans*”. Ces deux affirmations nous ont été soutenues lors du même hiver, très dur il est vrai, et témoignent bien de l’organisation symbolique de ces représentations collectives. Evoquer le souvenir des événements fondateurs et souligner l’actualité et la pérennité de la menace, se faire peur et se rassurer dans le même temps : telle serait la fonction latente de ces discours qui tour à tour font de la neige un patrimoine ou un handicap.

CONCLUSION

Cette approche anthropologique, où le temps météorologique est analysé comme support de l’imaginaire collectif, ne doit cependant pas faire oublier la dynamique sociale qui structure et sous-tend les représentations. Les transformations socio-économiques actuelles modifient-elles le vécu de l’hiver ?

Quoi qu’en disent les anciens, les hivers restent rudes en Margeride. Les tourmentes persistent, fidèles au rendez-vous du cycle calendaire. Elles n’ont rien perdu de leur violence d’antan et continuent de tuer, plus que jamais même, avec l’accroissement de la fréquence des déplacements. Mais pendant ce temps, pendant que des hivers suivent leur cours, quelque chose a bougé sur le plateau lozérien : depuis une quinzaine d’années la lutte contre la neige s’organise, s’intensifie, se mécanise, tarte à la crème des réunions cantonales. Les habitants, ces fausses victimes qui, autrefois, faisaient le dos rond, enterrés dans leurs maisons presque

aveugles, montrent les dents, et laissant là leur fatalisme, réclament le droit de sortir et de circuler par tous les temps. Le discours tenu sur l'hiver - avec ses vieilles craintes, son caractère héroïque et obsessionnel - disparaît-il avec l'émergence de ces nouvelles réactions - le sont-elles d'ailleurs ? - et ces revendications au "désenclavement"²⁷ ? Qu'advient-il des connaissances empiriques sur l'hiver, la neige, la tourmente, quand leurs effets tendent à s'atténuer, et leur menace à s'éloigner ? "*Messire Hiver*", le "*général Hiver*" continuent-ils à hanter l'imaginaire et à peupler les rêves des correspondants du journal local en mal d'inspiration ? S'effacent-ils, banalisés derrière les très officiels *plans de déneigement* ? Ne serait-ce pas eux que l'on retrouve - nouvelle manière - rôdant entre les fraiseuses flambant neuf et les scooters des neiges dernier cri présentés au chef-lieu de canton lors des "*Journées de démonstration. Rupture de l'isolement hivernal*" ?

La météorologie, dans ses rapports avec le social et la culture, relève, me semble-t-il pleinement, d'une approche pluridisciplinaire, anthropologique, sociologique, historique et géographique. Elle s'inscrit autant dans le présent, la modernité, le quotidien, que dans l'histoire de la culture. La neige n'échappe pas à cette règle. Et c'est dans cet esprit que j'ai poursuivi l'étude des "neiges paysannes" par celle des neiges de l'Administration. Boutade pour dire que, quoique moins strictement locaux, moins enracinés dans l'histoire, d'autres regards, d'autres discours méritent l'attention du chercheur : ceux des agents des services départementaux de l'Équipement, pompiers de l'hiver en quelque sorte, qui mènent une guerre sans relâche à la neige²⁸. Rivés à l'observation minutieuse de la neige, à sa formation, son évolution au sol, à la consistance du manteau neigeux, ils voient durant de long mois cet élément comme leur espace et leur matériau de travail, et, par ce fait, le lieu d'un savoir dont dépend l'"ouverture" des routes, et donc la circulation entre villages et hameaux, la vie donc. Eux aussi risquent chaque hiver de manquer leur route, et ont élaboré des moyens bien à eux (faits de technicité, de ruses et de connaissance du terrain) pour tenter d'y voir clair sur ces plateaux étouffés par la neige et de maîtriser les congères, à défaut de pouvoir prévoir ou contrôler le temps qu'il va faire.

Procéder à une ethnographie de la neige, c'est la vivre de l'intérieur ; avec ceux qui la subissent. C'est aussi côtoyer, rencontrer, écouter *tous* ceux qui y vivent, et pas seulement recueillir les plus beaux dictons ou les plus belles histoires d'antan.

27. Terme de l'aménagement français du territoire désignant l'ouverture et l'amélioration des routes de montagne.

28. Ce corps à corps des agents de l'Équipement avec l'hiver a donné lieu à la réalisation d'un film auquel j'ai été associé comme conseiller scientifique (Monferran, 1994).

BIBLIOGRAPHIE

- CHASSANY J. P., 1970 — *Dictionnaire de météorologie populaire*. Paris, Maisonneuve et Larose.
- De la SOUDIÈRE M., 1987 — *L'hiver. A la recherche d'une morte saison*. Lyon, La Manufacture. (nouvelle diffusion CID - EHESS).
- De la SOUDIÈRE M., 1990 — Les couleurs de la neige. *Ethnologie française*, (numéro spécial : "paradoxes de la couleur"), 20 (4).
- DUFOUR L., 1973 — *Les dictons météorologiques*. Verviers (Belgique). Éd. Gérard et Cie. Marabout Service.
- ESTIENNE P., 1973 — *La France*. Paris, Masson, t. 3.
- GOURSAUD A., 1977 — *La société rurale en Limousin*. Paris, Maisonneuve et Larose.
- MONFERRAN J. C., 1994 — *L'étrave et le baliveau*, 26', film vidéo Bétacam. Paris, Cité des Sciences et de l'Industrie de La Villette (département "Science-actualités"). Montage M. Simha. Son J. Bigot.
- PEGUY C. P., 1968 — *La neige*. Paris, PUF, "Que sais-je ?", n° 538.
- PERROT M., 1980 — Machines du dedans, des automatismes ménagers en milieu rural. *Technique et culture*. Numéro spécial "Machines au foyer".
- SCHNEIDER L., 1970 — *Dictionnaire français - esquimau du parler de l'Ungava*. Québec, Centre d'Études Nordiques, Presses de l'Université Laval.
- STEPHANI A., 1972 — *la culture vivante sur le mont Lozère*. Marly-le-Roi, INEP.
- VINCENT B., 1976 — L'histoire, les calamités et l'environnement. *L'Arc*, 65, (consacré à Emmanuel Le Roy Ladurie).

AUTRES RÉFÉRENCES

- De la SOUDIÈRE M., 1995 — Lexiques de la neige : de la neige savante à la neige parlée. *La Banque des mots*, Conseil international de la langue française, Paris, n° 48.
- HAMELIN L. E., 1993 — le vocabulaire de l'hiver. *La Banque des mots*. Conseil international de la langue française, Paris, n° 45.
- LAMONTAGNE S. L., 1990 — L'Hiver au Québec - une lecture du temps qu'il fait. *Études rurales*, n° 118-119. (n° spécial : "La météo. Pour une anthropologie du temps qu'il fait").
- De la SOUDIÈRE M., 1999 — *Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo*. Paris, Grasset.

Soudière M. de la. (2002)

Neiges en Margeride : hivers paysans dans une région de montagne française

In : Katz Esther (ed.), Lammel A. (ed.), Goloubinoff M. (ed.)
Entre ciel et terre : climat et sociétés

Paris (FRA) ; Paris : IRD ; Ibis Press, 143-160. ISBN 2-7099-1491-3